

Culture infuse & diffuse
Terrain transactionnel

Poïétique & éthique de soi

Se noyauter et se réseauter

Publié :

« Le noyau et le réseau : individuation et diffusion », doss « Diffusion et prospection : État des lieux », *Etc. Montréal, Revue del'art actuel*. 58, Juin-Juillet-Aout 2002, p. 38-41.

Le noyau et le réseau : individuation et diffusion

Pour commencer, une anecdote : à la rétrospective Picasso au MOMA il y a quelques années, on constatait d'emblée qu'aux rangées de tableaux sur les murs, correspondaient des rangées de files d'attentes devant chaque tableau. On attend son tour dans la file pour passer 17 secondes, incluant la lecture de l'étiquette, devant le tableau, et aller se mettre dans la file suivante. Imaginons un visiteur qui tombe en extase, ravissement, et autres comas contemplatifs : il apparaît comme un bogue dans un jeu de piles (stacks), le musée tout entier transformé en processus de traitement de l'information, où l'information ce n'est pas le tableau mais le visiteur qui va de tableau en tableau. Est-cela la culture collective ?

I —

Faut-il distinguer les aspects individuels et collectifs de la culture ? Question qui se pose lorsque nous voulons rendre accessible au plus grand nombre l'expérience artistique et la dynamique des œuvres créées par des individus. La culture collective est capitalisée comme **accumulation** de formes (musées, bibliothèques), **localisation** des événements (dans les objets, les lieux et un espace), homogénéité de toutes les médiations. Cette culture collective est effectivement « diffuse » : émanation dont la source est voilée, qui se répand à travers les corps et deci-delà en se délayant – perte de cohérence, perte d'authenticité.

Tandis que la culture individuelle est éprouvée comme ressourcement, imprégnation, contamination, transformation, façonnement de soi (*autopoïésis*). Elle est ce qui permet à l'individu de se démarquer et de prendre ses repères afin de poursuivre son individuation. Aucun objet ne sera conservé s'il ne favorise pas un travail sur soi. Être cultivé c'est posséder des repères, c'est savoir que – malgré les apparences – les expériences ne sont pas « infuses », c'est aussi connaître la puissance de la fiction lorsque l'individu peut se projeter dans ses fictions, toucher de nouveau à son indétermination et revenir au quotidien avec un désir de transformation.

Individuel (noyau) <i>Culture infuse</i> expérience façonnement	Collectif (réseau) <i>Culture diffuse</i> reconnaissance accumulation
--	--

Transformation de quoi ? Transformer envers et contre tout : contre le Même ? Car, ne l'oublions pas, comment peut-on diffuser son utopie sans modifier le *statu quo* ? Cela évoque pour nous le modèle homéostatique de la modernité : le Même, soient la reproduction du social, la réplique du capital, la perpétuation du monde. Le Même avait un idéal de changement, une idéologie du progrès (social et technique) que la modernité avait **diffusée** comme projet d'émancipation universelle (sexuelle, de classe, du travail, ...), projet de diffusion et d'exportation coloniale de nos valeurs – comme remède ou comme poison diffusé dans le corps environnant. En fait ce « progrès » était la plus sûre perpétuation du Même.

A ce stade-ci on parle de diffusion pour ne pas dire contamination.

La revendication de la différence contre un bloc homogène, voilà qui reste très moderne -transgressif. Sera postmoderne **la revendication de la différence avec et contre d'autres différences** dans une société disparate où chaque groupe-réseau, et ils sont nombreux, veut déterminer comment il **s'exhibe** et comment on le voit, comment on le nomme, comment il jouit, comment il écrit son histoire, comment il diffuse ses œuvres, son cinéma, etc. — tout cela dans un éclatement des aires culturelles qui se superposent et s'excluent. Cela pose, on le constate, d'autres problèmes de diffusion.

Nous partons de l'individu, son expérience, sa recherche. Il y a une ambivalence en partant. D'un côté on lui prête une identité et une sensibilité bien définie, ses possibilités de ressourcement contenues dans un « noyau éthique » bien défini; de l'autre on lui prête un désir d'être vu, une pulsion exhibitionniste qui s'enracine au cœur d'une recherche de réalisation de soi¹. Notre définition de la poïésis de soi (Foucault) rejoint la conception postmoderne de l'individu comme multiple en mouvement : on constate néanmoins la captation de cette poïésis par des micro-idéologies de groupes selon lesquels on ne saurait se façonner soi-même sans être trans-sexuel, trans-ethnique (métis), translinguistique, transorganique (bionique), etc. C'est un relent de la modernité, on ne peut penser l'individuation sans l'associer à la résistance, à la transgression, à la fois politique et sexuelle... en trouver le modèle dans les figures marginales : le voyou, l'itinérant, le mutant, le sous-homme, le toxico, le travesti, le survivant, etc. (Pasolini, Genet, Guyotat, Volodine, Burroughs, Tarkovski, Beuys, Canetti, ...). Il semble qu'il n'y a, aujourd'hui, de travail identitaire et son inscription possible que de se conformer à cette dictature du trans et de l'inter. On s'interroge sur la possibilité d'entamer des démarches d'individuation libres, des prospections pures, qui résistent à toute appropriation micro-idéologique, à toute promotion « culturellement correcte ». En fait je n'ai rien contre le trans-, il s'agit ici d'une définition trop restreinte du « trans- ». Voir schéma.

<p>Le poïétique : éthique de soi Individuation, façonnement : « être » sa propre invention, développer sa puissance de transformation. Est pensée le plus souvent comme errance, dispersion, dissidence</p> <p style="text-align: center;">DI - — le « dis- »</p>	<p>Le poétique, l'art A- dans un premier temps, l'éthique de soi requiert le regard des autres (mobilisé par des enjeux esthétiques) comme relais du rapport à soi. B- Porter le désir de transformation au niveau du collectif, provoquer une poïésis partagée dans une société « comme une œuvre d'art ».</p> <p style="text-align: center;">DIFFUSION — « le trans- »</p>	<p>Le politique L'individuation s'inscrit/s'oppose à une instance extérieure : réseaux, institutions Travail de reconnaissance qui doit se confronter à une force de cohésion et de normalisation, une force d'intégration et d'assimilation.</p> <p style="text-align: center;">- FUSION — le « co- ».</p>
---	--	--

La diffusion requiert une **assimilation** : le sens médical atteste d'une distribution dans tous les tissus, molécule par molécule, par assimilation. Avec la diffusion, il y a aussi **déposition** : l'expérience individuelle se donne comme culture collective de se déposer en des lieux poétiques (qui se substituent à la personne de l'artiste). Alors le lieu a une valeur de Forme culturelle qui détermine les individuations et ne cesse de diffuser ses motifs, lesquelles en retour reconfigurent cette forme. C'est le **réseau** (urbain, communicationnel, ...) qui apparaît bientôt – paradoxalement – comme lieu-forme générant, incubant, formant l'identité, comme utérus pour la formation de la personnalité. Ce qu'inscrit une géopoétique du réseau, quand nous apprenons de plus en plus à visualiser les réseaux, quand nous voyons le réseau comme espacement et aussi diffusion de l'espace — et pas seulement de l'espace : quand ce qui « est » est marqué par ce qui donne « lieu d'être », ce qui laisse supposer une puissance du lieu à l'œuvre dans tout ce qui advient à l'être à partir de ce lieu. Il y a une singularité des formes d'espacement (non plus seulement l'étendue) que l'art ressaisit dans ses installations ses *in-situ*, ses performances, ses objets et ses lieux. Il y a des particularismes de la diffusion de l'être.

Cette forme d'espacement inscrit selon nous comment l'éthique de soi devient une éthique collective. Il apparaît que l'un n'est pas réalisable sans l'autre. L'expérience ne va pas sans reconnaissance, le virtuel ne va pas sans relais d'actualisation : ce qui se traduit sur le plan éthique par une transposition de l'individuation au niveau de la communauté tout entière : il ne saurait rester un seul qui n'est pas reconnu comme humain, un seul que ses semblables traitent comme un sous-homme. Question : quelle cohésion demain ? Nous avons la politique pour changer le monde et la poïétique pour changer son propre monde, sans renoncer dans ce dernier cas au pouvoir (magique) de changer la réalité par la seule force du désir. Quels sont les frayages du poïétique ?

Il s'agit de sortir de l'opposition entre le poïétique et le politique, entre le dis- et le co- , penser leur intersection dans un terrain transactionnel, penser la superposition des jeux relationnels que sont devenues les pratiques artistiques. Penser ces jeux comme formes culturelles qui s'opposent et se croisent. Sans supposer la politique comme forme (méta-relationnelle) qui engloberait les autres, qui assurerait la continuité de part et d'autre du spectre des enchevêtrements culturels. Sans supposer le poïétique non plus comme identification fermée de l'individu et de son monde. Dans le nécessaire équilibre entre l'individuel et le collectif, nous souffrons d'un abus d'individualisme (comme d'autres sociétés souffrent d'un excès de collectivisme – on le voit en ce moment dans la confrontation des deux excès), notre société est obsédée par la réalisation de soi et l'exhibitionnisme, - nous sommes peu préoccupé par ce que

chacun peut offrir à l'humanité. Nous sommes davantage occupés à nous montrer, comme si cela me permettait magiquement d'exister.

Individuel (noyau) Exhibitionnisme & réalisation de soi	Collectif (réseau) expositionnisme
terrain transactionnel jeux relationnels	

Notre pensée oscille entre le poïétique (éclatement, centrifuge, disparate, dissident) et le politique (consensuel, cohésif, spatial), elle doit penser la superposition de ces deux pôles dans la zone intermédiaire du trans-actionnel, du trans-férentiel. Penser le « jeu » d'un espace d'hystérésis qui présente des effets de discontinuité entre ces pôles et surtout ne pas craindre d'affronter la cohésion, voir dans quelle mesure en tout lieu nous la présupposons. Ne pas croire la dissidence affranchie du plan cohésif, la trajectoire affranchie de la surface, la diffusion affranchie de l'opacité et des fractures du corps social.

II —

La production artistique met en évidence cette collusion du désir d'être vu et du désir de réalisation de soi, le désir de montrer et de se trouver (le célèbre corrélat esthétique et éthique). Elle reconduit notre réflexion sur l'identitaire. *L'ipse* est toujours problématique, en crise, révélée dans une adversité, en mal de reconnaissance, en mal de source aussi. L'identité n'est pas fixe, il n'y a pas l'invariabilité de « quand je rentre chez moi » ou de mon numéro d'assurance sociale. On ne cesse de construire sa personnalité selon des déterminations diverses. **Nos utopies sont de la partie** autant que la surdétermination politico-sociale. La question n'est pas ici de savoir si la notion d'« identité » nous paraît toujours aussi essentielle pour penser le socioculturel. L'identité est encore le trait instable qui relie **l'individuation** et **l'inscription symbolique**, l'errance poïétique et le positionnement politique.

Revenons à nos remarques sur les nouvelles visualisations de l'espace. Nous sommes moins assurés de la notion d'espace : l'espace invoqué ici est toujours une métaphore : en fait il n'y a pas de cyberspace mais des réticulés, des arborescences, des enchevêtrements, des faisceaux, des ramifications ... ainsi, plutôt que de parler de cyberspace, parler alors d'intelligences connectives, de collaborations réseautées ... Ainsi des sémio-espaces, des ethno-espaces, ou encore des vidéosphères, graphosphères, idéosphères ... sphères ou espaces, ce sont des métaphores qui restent attachées à une pensée du contenant homogène et de contenus bien emmagasinés, distribués, exposés, ... Il s'agit de sortir d'une figuration de l'espace qui est issue d'une organisation du collectif : **il faut penser au contraire penser le collectif à partir des nouvelles formes d'espacement, comme aires de diffusion, aires de capillarisation, etc.** On peut noter ces derniers temps un intérêt pour la notion de diffusion. Les aires linguistiques sont réceptives à la diffusion de la parole², les aires économiques sont réceptives à la diffusion des marchandises, les aires médiatiques sont réceptives à la diffusion des images. Les aires culturelles sont réceptives à la diffusion des œuvres. En fait l'ambiguïté apparaît d'emblée entre ces deux dernières aires de diffusion, surtout dans les arts médiatiques : lorsqu'il s'agit de TV, cinéma, radio, on peut effectivement parler de production et de diffusion. Par contre, lorsqu'il s'agit de production artistique et aussi de design interactif, on parlera plutôt de création et de réception, de manipulation et d'archivage.

Se noyauter Individuation errance	Se réseauter Inscription positionnement Aires de diffusion
Migrations intérieurisation	

Le concept d'identité a longtemps semblé le point d'ancrage de toutes les cohésions sociales. En effet, une cohésion semble réussie lorsque le groupe a une identité, lorsque la migration des valeurs s'est convenablement effectuée entre l'individuel et le collectif ! L'ancrage identitaire semble le ciment de la société de demain. permettrait à la fois le multiple et l'Un. Quelle cohésion pouvons-nous espérer/craindre demain ? Quelle cohésion minimale saura garantir la vie face au chaos, à l'anomie, au négatif ? Aujourd'hui nous investiguons plus volontiers les notions de relation, de diffusion et d'interaction. Nous croyons que la sensibilité de l'artiste ne saurait se manifester sans s'inscrire dans une communauté de goût; que l'artiste, seul ou à plusieurs, contribue à créer ces communautés précaires.

Car l'espace et le temps apparaissent avoir toujours été des métaphores de cohésion et de diffusion.

Quelle métaphore de cohésion enregistre la dimension du temps ? Le **récit** avec ses enchaînements diégétiques, le récit a été pendant des milliers d'années un extraordinaire véhicule de diffusion,— en particulier le récit épique comme support d'un imaginaire partagé dans lequel chacun reconstruit son *mythos*. Dans le récit qui restitue une dimension mythique de l'existence, la recherche d'identité nous reconduit à une quête d'origine. L'origine, comme l'identité, peut être naturelle ou fictive. Et lorsqu'elle nous paraît fictive elle n'en reste pas moins puissance de fiction : lorsque la projection fantasmatique de soi (dans un récit, une œuvre, ...) ouvre une aire virtuelle où chacun rencontre l'indéterminé de soi-même. L'identité d'appropriation (pour ne pas dire l'identité propre) prend le détour d'un imaginaire. De même, l'altérité n'est pas davantage fondée dans une dé-appropriation, une dé-prise.

FUSION <i>Culture infuse</i>	DIFFUSION <i>Culture diffuse</i>
---------------------------------	-------------------------------------

Quelle métaphore de cohésion enregistre la dimension de l'espace ? Le **réseau** avec sa maîtrise de l'étendue offre aujourd'hui l'image la plus forte de la diffusion. En fait l'espace réticulé est une **métaphore** de la cohésion, le tissu social se définit aussi bien comme un jeu de **proximité** des individus, avec ses densités variables (promiscuité, ...), une **constellation** (grappe) d'attracteurs avec ses intensités, une configuration de **pratiques** et un partage de **tâches**. En fait, l'inscription du sujet n'en sera pas plus « littérale », les réseaux font apparaître de nouveaux territoires, mais la part de l'imaginaire reste prépondérante. On savait déjà qu'il n'y a pas de droit d'un sujet sur un territoire mais des discours de légitimation et aussi la naturalisation de ce discours dans un imaginaire (de l'origine, du déplacement, etc.). L'identité ne surgit pas du sol mais de l'imaginaire de l'appropriation du sol qui permet d'identifier un espace à un

groupe. En fait le groupe a besoin de se donner une expérience de l'espace (étendue, réseau. ...) comme métaphore de sa propre cohésion. Nous vivons toujours notre **espace réel** à travers :

- cette métaphorisation première qui nous fait parler d'« espace », - nous vivons notre espace réel à travers un imaginaire de l'espace;
- un imaginaire qui possède sa spatialité propre, dans l'organisation topologique de ses images périphériques et de ses figures dominantes,
- un déploiement de virtualités selon un relief d'actualisations possibles : le marché de l'art, le musée, les organismes subventionnaires, les biennales, les colloques aussi.

III — Donc si je récapitule :

Nous pouvons :

— penser l'individu comme **un noyau éthique** qui se définit de proche en proche selon ses réseaux et proximités, selon sa malléabilité au contact des autres individus, des groupes, des grands ensembles. Il y a pourtant une contradiction, on tend à lui prêter une **malléabilité illimitée**, et aussi on constate que cette identité hybride, instable, incertaine, mixée ... — requiert une enveloppe spatiale (trame urbaine, localisation réseautique, ...) dont elle doit toujours contester la tendance assimilatrice, endogame, intégrative. L'apologie du multiple conduit à privilégier la mobilité ? L'affirmation de l'identité plurielle requiert la fascination de l'hétérogène ? On comprend que l'expérience de soi requiert une surface de contact, une distance pour creuser l'écart, une aire pour s'offrir à la dispersion – et à la trahison. On comprend aussi que cette surface présente un certain relief. Car c'est un autre aspect de la diffusion (pour reprendre la métaphore médicale de tout à l'heure) : se répandre à travers les chose en se délayant , — est-ce la perte d'authenticité, inévitable lorsque la contamination de l'autre s'accompagne d'une dénaturaton de soi.

Individuel (noyau)	Collectif (réseau)
<i>Culture infuse</i>	<i>Culture diffuse</i>
Dispersion agitée	Surface réticulée
Malléabilité illimitée	Interactivité illimitée

Nous pouvons aussi

- tenter de penser l'espace de la diffusion, la trame commune, comme le **réticulé** de toutes les transactions, un plan de tous les itinéraires. La communauté-réseau est un exemple d'espace cohésif, caractérisé par un potentiel augmenté de rencontres et d'interactions. La communauté-réseau peut absorber la diversité des identités et des modes relationnels, en assurer la diffusion rapide. Tout comme on supposait une malléabilité illimitée de l'individu, on suppose et corrèle **une interactivité illimitée** dans l'espace cohésif. Nous exigeons la cohésion pour assure la circulation, la distribution, la diffusion, - est-ce qu'il peut y avoir tout cela sans cohésion ? Oui. Ce serait une grossière erreur que d'oublier que l'espace de rencontre est déjà ordonné (Foucault) selon les équipements, les médias, les conditions de visibilité, etc. La ville possède un tel relief, le tissu urbain informationnel que l'on appelle Internet possède son relief aussi. La communauté-réseau paraît posséder de telles propriétés cohésives : les institutions (universités, musées, galeries) sont de tels lieux de brassage culturel et linguistique, de diffusion et

d'uniformisation, - qui savent plus ou moins bien tolérer l'errance, l'ambivalence.

Voilà qui est nouveau, ce n'est plus l'artiste qui doit incorporer le réseau, qui doit introjeter l'institution, afin d'assurer par avance la légitimité de sa pratique : ce serait plutôt l'œuvre elle-même qui se constitue comme terrain transactionnel. Nous devons délinéer le relief particulier de ce terrain transactionnel, les interactions qu'il favorise, les diffusions qu'il permet, - plutôt que d'engager trop spécifiquement une lecture des tensions et conflits, point critiques de rencontre (clash) et points de rupture. Cette dernière lecture a le défaut de prêter une existence autonome aux parties, sans voir leur dépendance dans une topologie globale qui exprime parcours et positions, ligne de rupture et champ d'interaction multiculturelle. Une approche plus globale permet de considérer l'œuvre comme **création d'un lieu de rencontre, dispositif auto-diffusionnel**. On s'interroge alors sur la nature du lieu, le rapport qualitatif (contaminations salutaires, expériences individuantes, ...) qu'il instaure, plutôt que sur le nombre de personnes qui se sont déplacées : la quantité des gens qui sont passés.

On peut créer des lieux de rencontre, des plate-forme d'aiguillage, - on peut aussi travailler à **exposer la surface minimum sur laquelle on se rencontre** et les contraintes inhérentes à cette surface. Sur quelle base d'entre-vie pouvons-nous nous rencontrer et travailler ensemble? Cette base d'entre-vie, cette surface minimum de la rencontre, — nous la voyons émerger aujourd'hui non pas dans le rapport interhumain mais dans la relation à la machine, ainsi le design interactif hypermédia présuppose une **base sensorielle** en chacun de nous, c'est à partir de cette base que chacun peut « entrer » dans une interface de manipulation, se projeter corporellement dans des environnements de navigation, afin de se repérer par instinct plutôt qu'en faisant appel à un mode d'emploi et se constituer une modélisation conceptuelle de ce lieu intermédiaire (interface). Avec les esthétiques de réseaux, les bases polysensorielles de chacun sont projetées dans une co-sensualité dont la valeur heuristique est toujours vérifiée. La recherche s'attache à énoncer les tropismes du corps dans les modes transactionnels, dans les espaces relationnels, afin de promouvoir - parmi tous ceux qui ont cette base sensorielle - les diffusions les plus rapides. Voilà l'idéal de la diffusion : lorsque **l'espace culturel est transparent et que le rayonnement se propage instantanément d'une extrémité à l'autre du social** : lorsque les œuvres sont éminemment « diffusibles », soient des œuvres qui agissent le plus directement sur le spectateur, ses sens et son esprit³. Mais voilà, l'espace social n'est jamais transparent, - les œuvres s'attachent à en dessiner l'opacité et le relief, ouvrant des trajectoires, inaugurant des parcours où ce qui circule et se propage ce ne sont pas des objets, mais des intensités de rencontre, des protentions d'existence.

Aujourd'hui l'œuvre d'art constitue un **terrain transactionnel**, elle se propose comme espace cohésif et une aire de diffusion. On aperçoit alors comment un espace virtuel devient un « lieu d'être ». Le champ social est traversé de faisceaux de virtualités, tandis que certains lieux, certains moments, et aussi certains objets sauraient provoquer des actualisations plus ou moins immédiates. Un langage, une œuvre, et d'autres dispositifs symboliques, se proposent alors comme jeux relationnels, comme espaces d'interaction, comme déploiements de virtualités, qui rendent possibles et surdéterminent leurs propres actualisations.

Michaël La Chance

¹ Voir notre « L'expositionnisme contemporain », *TROIS*, vol.6, no.1, Automne 1990, p. 38-47. Communication au Colloque *Le Délire d'exposer*, Société d'esthétique du Québec et Section Histoire de l'art, ACFAS, Université Laval, 16 mai 1990.

² « La diffusion des ouvrages écrits dans une langue comprise de tout le monde » *Histoire littéraire de la France*, XXIV, p. 303.

³ Un passage de Condorcet rappelle l'interpolation des pixels dans les images : « La diffusion nuit sans doute à la clarté, quand on parle à des hommes accoutumés à une attention soutenue, qui savent saisir des nuances fines, qui peuvent recevoir à la fois un grand nombre d'idées et suppléer aux idées intermédiaires que l'on a supprimées. » cf. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Gallimard-Hachette, vol. 3, 1962, p. 58.